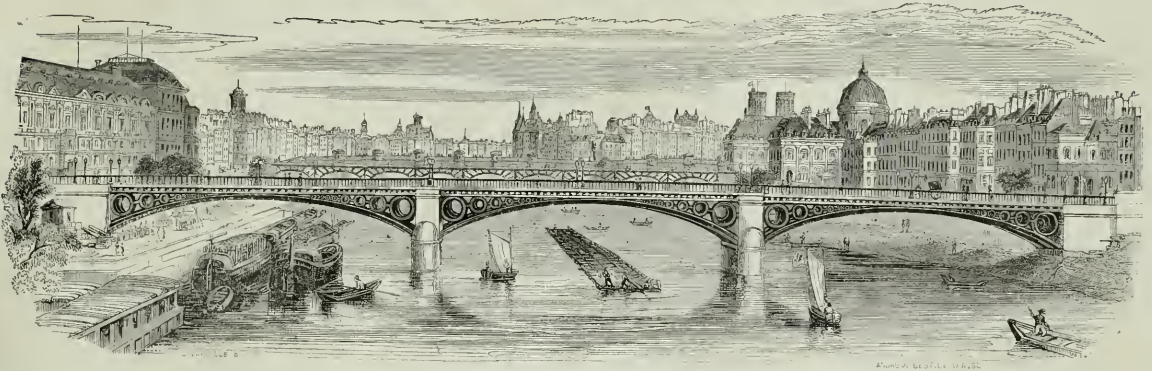


# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 10 fr. — Un an, 50 fr.  
 Prix de chaque N<sup>o</sup>, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N<sup>o</sup> 439. VOL. VI. — SAMEDI 23 OCTOBRE 1843.  
 Boreaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dép. — 5 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 53 fr.  
 Ab. pour l'Étranger. — 40 — 20 — 40.

### SOMMAIRE.

**Histoire de la Semaine.** *Portrait de M. Piscatory, ambassadeur de France en Grèce.* — *Coarrier de Paris.* — *Correspondance.* — *Gérard le tueur de lions.* *Portrait.* — *À propos des chemins de fer.* *Carte comique des chemins de fer en Angleterre.* *Viaduc d'Ouse.* *Viaduc de Beauregard.* *Viaduc du chemin de fer atmosphérique de Croydon.* — *Rosa et Gertrude.* *Roman par M. R. Topffer.* (Suite.) — *Cronique musicale.* *La Charbonnière.* *Nabuchodonosor.* *Une scène de Nabuchodonosor.* — *Fêtes de Cambu.* *Cinq Gravures.* d'après les dessins de M. d'Hastrel. — *Les Mémoires d'un tou,* nouvelle russe, par Nicolas Gogol, traduction française publiée par M. Louis Viardot. — *Colonne de la barrière du Trône.* *Quatre Gravures.* — *Le concours de l'agrégation.* *Une Gravure.* — *Bulletin bibliographique.* — *Annonces.* — *Modes.* *Une Gravure.* — *Trois Caricatures.* — *Rébus.*

mins votés, qu'il a été loisible aux spéculateurs de tous les ordres d'amorcer des compagnies à loison, et d'appeler, pour les immobiliser, des centaines de millions à titres de premiers versements. On a vu se succéder des compagnies nationale, indépendante, des électeurs, des éligibles, des riverains, des routiers, des messagistes, des maîtres de poste, etc., et tout cela avec tant de rapidité et en une telle abondance que les ressources publiques se sont trouvées épuisées en même temps que les dénominations. Aujourd'hui l'argent et les épithètes sont venus à manquer. Les titres des chemins sérieux et existants, les valeurs les plus sûres, l'arrente elle-même, sont,

par suite, gravement affectés. Une crise réelle et profonde pourrait devenir la suite de cette avidité des faiseurs, de cette confiance du public, de cette inaction de l'administration. Le gouvernement ne semble pas s'être sérieusement préoccupé des moyens de la prévenir.

**REVENUS INDIRECTS.** — *Le Moniteur* a publié les états comparatifs des recettes des impôts et des revenus indirects pendant les neuf premiers mois de 1845, mis en regard des résultats de la même période obtenus en 1845 et 1844. En somme, le produit a été pour 1845 de 588,084,000 fr.; il est supérieur de 14,255,000 francs au produit de 1844, et de

### Histoire de la Semaine.

**BRUITS DE MODIFICATIONS MINISTÉRIELLES.** — La polémique ne vaque jamais complètement chez nous, mais la politique a d'ordinaire des vacances plus longues que celles qui lui ont été accordées cette année : elle a déjà fait sa rentrée, bien que la réunion des Chambres soit lointaine encore. Les événements de la province d'Oran, au lieu de la publication, assez peu explicable et assez mal expliquée, d'une certaine lettre de M. le maréchal Bugeaud, a causé à M. le duc de Dalmatie des ennuis qui lui ont fait prononcer le mot de retraite. On s'efforce de retenir l'illustre maréchal à la tête du département de la guerre et de le déterminer à demeurer tout au moins à la tête du conseil. Y réussira-t-on? *La Presse* en doute; d'autres feuilles conservatrices ont plus confiance dans la déférence de M. le maréchal Soult pour les désirs du roi.

**ALGÉRIE.** — M. le maréchal Bugeaud s'embarque pour la province d'Oran. Il faut attendre le résultat de ses premières opérations. Chaque courrier nous apporte des détails nouveaux sur l'admirable conduite des héros de Djennaa-Ghazouat et de Sidi-Brahim. Voici les noms des quatorze braves qui avaient échappé miraculeusement à la mort après la sortie du narabout : Davanne, lussard au 2<sup>e</sup> régiment; Natalie, id.; Lavaissière, caporal au 8<sup>e</sup> bataillon de chasseurs d'Orléans; Léger, carabnier; L'Apparat, id.; Michel, id.; Sier, id.; Blanc, id.; Antoine, id.; Armand, id.; Delfieu, id.; Rapin, id.; Langlais, chasseur; Raimond, id. Deux ont succombé depuis à leurs blessures. On a publié un récit beau et touchant de simplicité, écrit sous la dictée du caporal Lavaissière. — *L'Akhbar*, de son côté, a le premier fait connaître le fait tout antique que voici : « M. le capitaine adjudant-major Dutertre, du 8<sup>e</sup> chasseurs d'Orléans, faisait partie du petit nombre de prisonniers tombés entre les mains de l'ennemi. Abd-el-Kader, voyant qu'il ne pouvait forcer les héroïques combattants du narabout de Sidi-Brahim, imagina de leur envoyer ce capitaine avec injonction de les décider à se rendre, sous peine d'avoir lui-même la tête coupée. Le capitaine Dutertre s'approche en effet du narabout; mais, au lieu de faire ce que voulait l'émir, il cria à ses anciens compagnons d'armes : « On me menace de me décapiter si je ne répons pas à vous aneuer à maître bas les armes, et moi, mes amis, je vous exhorte à ne pas vous rendre et à mourir tous jusqu'au dernier, si le fait. » Abd-el-Kader, furieux de voir que cette décapitation était restée sans résultat, fit en effet décapiter le capitaine Dutertre. Réguliers a conquis l'immortalité pour un trait qui n'est pas plus beau que celui-ci. »

**CHEMINS DE FER.** — Pendant que de dignes enfants de la France soutiennent là-bas si héroïquement la gloire de son nom, les agitateurs compromettent ici son crédit. Le ministère des travaux publics, malgré toutes les observations que les organes de la publicité lui ont adressées de tous côtés, a apporté un tel retard à la fixation des adjudications des che-



M. Piscatory, ambassadeur de France en Grèce

50,991,000 à celui de 1845. La différence avec 1844 aurait été plus forte sans cette circonstance, que cette année ayant été bissextile, a produit pour un jour de perception de plus pendant le mois de février, une recette extraordinaire de 2,054,000 fr.

Les augmentations de recettes ont principalement porté sur les droits de timbre à 1,265,000 fr., les sucres des colonies françaises à 2,115,000 fr., les sucres étrangers à 1,156,000 fr., la taxe de consommation des sels, perçue dans le rayon des douanes à 2,505,000 fr., les droits sur les boissons à 5,405,000 francs, le droit de fabrication sur les sucres indigènes à

2,605,000 fr., le produit de la vente des tabacs à 2,826,000 fr., et le produit de la taxe des lettres, joint au droit de 5 p. cent sur les envois d'argent, à 1,491,000 fr.

Les augmentations de recettes ont été compensées en partie par la diminution du produit de certains chapitres. Ainsi les droits d'enregistrement, de greffe et d'hypothèques, au lieu de se maintenir dans une progression ascendante, ont rétrogradé de 2,175,000 fr. pour les neuf premiers mois de 1845, en donnant encore un produit de 157,402,000 fr. Ce fait ne manque pas d'importance; il appellera sans doute l'attention de la commission chargée d'examiner les questions





... n'is a été le visiter. Gérard, en voyant une personne qu'il ne connaissait pas, se montra d'abord assez embarrassé; mais quand on lui eut dit que c'était le député de son arrondissement qui lui apportait des nouvelles de ses parents, et surtout quand il sut que M. Denis est chasseur, il devint plus communicatif.

« Qu'avez-vous tué ici? » lui demanda-t-il.

— Quelques perdrix.  
— Oh! des perdrix, répondit-il, nous en avons à Ghehma plus qu'on n'a d'alouettes en France. Mais si vous voulez vous amuser au lion, je vous dirai comment il faut vous y prendre. — D'abord, continua-t-il, c'est une chasse qui se fait sans beaucoup d'appareil. Il faut y aller seul ou tout au plus avec un second dont on soit bien sûr; mais il vaut mieux être seul. Quand les lions entendent trop de monde, ils ne viennent pas. Si vous posez un factionnaire, vous devez avant tout vous assurer que son fusil peut faire feu. De même, pour aller vous amuser au lion, il faut commencer par examiner si votre arme est bien solide.

« A la tombée de la nuit, vous vous embusquez à l'endroit où le lion a l'habitude de passer. Cela n'est pas très-difficile à reconnaître, et d'ailleurs les Arabes vous donnent à cet égard d'excellents renseignements : si le lion ne paraît pas ce soir-là, retournez-y le lendemain ou la nuit suivante, et certainement vous le verrez venir. Il ne faut pas tirer de trop loin, on n'est pas assez sûr de son coup; à vingt-cinq pas tout au plus. Quand le lion vous aperçoit, il vous regarde en face. Alors il n'y a pas de danger; mais quand il roule les prunelles et qu'il tourne les yeux de côté, il va s'élever; tenez-vous sur vos gardes, il faut le viser, bien le viser à la tête. Si vous le manquez, jetez-vous de côté dans le buisson. Il est probable qu'il vous dépassera, car il a pris son élan, et il ne pourra pas s'arrêter au premier bond, mais il reviendra aussitôt. Alors il faut l'ajuster, et ne pas le manquer, car, si vous le manquez, il ne vous manquera pas.

— Combien en avez-vous déjà tué?



(Gérard, le tueur de lions; maréchal-des-logis aux Spahis d'Afrique.)

— J'en ai tué trois, mais j'espère bien que je ne m'arrêterai pas là.

— Et vous avez sans doute tiré bon parti de leurs dépouilles? lui demanda M. Denis.

— Oh! répondit Gérard, je ne suis pas un braconnier. Un sous-officier français donne son gibier et ne le vend pas.

— Qu'avez-vous fait des peaux de vos lions?

— Je les ai données. La première a été pour ma mère, Monseigneur le duc d'Attnale a bien voulu agréer la seconde; et j'ai reçu de S. A. R. un superbe fusil. J'ai offert la troisième au général Randon. C'était une dette que j'acquittais, car le général m'avait aussi accordé un fusil d'honneur et m'avait permis de le porter dans les rangs.

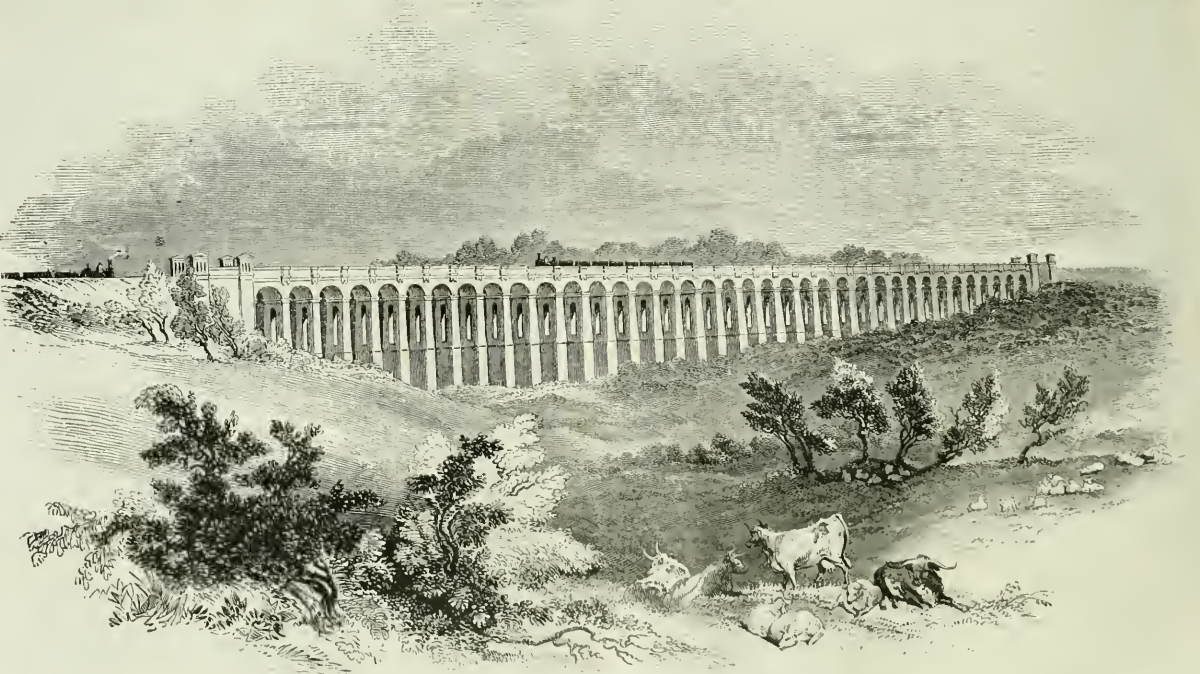
M. Denis demanda ensuite à Gérard s'il ne pouvait rien pour lui. Tout ce que désirait Gérard, c'était qu'on ne le changeât pas de garnison. Il commençait à être connu. Dès qu'il paraissait une panthère ou un lion dans le voisinage, on venait de suite le lui dire. « Vous comprenez, ajouta-t-il, qu'après cela je dois tenir au pays.

— Cependant, lui dit M. Denis, vous y avez été bien malade?

— Oh! j'ai eu la fièvre, mais c'est un peu ma faute. On m'a indiqué une famille de lions, père, mère et lionceaux. J'avais bien envie de faire leur connaissance et pendant quatre nuits de suite j'ai été les attendre à l'endroit où ils ont l'habitude de venir. C'est à un gué de l'Archiona, une petite rivière où l'eau ne coule pas fort, mais où il y a de la boue de quoi empiéter tout un bataillon. Alors la fièvre m'a pris, j'ai été forcé d'entrer à l'hôpital, et, ce qui me contrariait, c'est que bien certainement les lions ont été au gué pendant mon absence; mais c'est égal, je les repréciserai.

Le 15 mars de cet année, à peine convalescent, Gérard renporta en effet une quatrième victoire dont M. Durand, capitaine, commandant l'escadron des spahis de Ghehma, roula dit compte dans le *Journal des Chasseurs*. Espérons qu'il ne tardera pas à régler glorieusement sa petite affaire avec les habitués du jardin des Lions.

**A propos des chemins de fer**



(Grand viaduc du chemin de fer de Laizès (t de Brighton sur la rivière Ouse.)

Où est-il ce temps bienheureux où la France restait en arrière de l'Angleterre et de toutes les autres contrées de l'Europe?... relativement aux chemins de fer. Chaque matin ses jeunes économistes et ses petits hommes d'Etat futurs l'accablent de reproches et de conseils. Hélas! elle n'a que trop profité de ces lâcheuses leçons. — Maintenant elle marche dit

même pas que ses rivaux d'infortuny. L'épidémie qui sévissait et qui sévit encore avec l'air de furor ou d'Angletorre commença à l'attaquer. Elle n'a pas encore terminée beaucoup de chemins, mais elle enfante tous les jours un nombre prodigieux de projets. Les sociétés se comptent par centaines. Chaque industrie veut avoir la sienne. Il y a même des

industries qui se fractionnent à l'infini. Que les entrepreneurs de roulage succèdent aux entrepreneurs de messageries, voici venir les maîtres de poste. Domain les routiers, les conducteurs, les postillons demanderont 600,000 millions divisés en 1,200,000 actions. Après-demain les pileferriers se constitueront par-devant notaire au capital social de 800,000 fr.

et vendront leurs actions à la Bourse de 10 centimes à 20 sous de prime. En vérité, si le gouvernement n'est pas assez sage et assez fort pour mettre un terme à une semblable mystification, *l'Illustration* publiera incessamment une carte de France

aussi curieusement sillonnée de chemins de fer que la carte de l'Angleterre qu'elle emprunte au dernier numéro de son spirituel confrère d'outre-mer, le *Punch* (en français Polémique). Nous revie'drions bientôt sur ce triste sujet. Pour

le moment, parlons de choses sérieuses et consolantes. Pendant longtemps nous avons espéré célébrer dignement, le 1<sup>er</sup> novembre l'inauguration de la première section du chemin de fer d'Orléans à Bordeaux, celle d'Orléans à Tours.



(Viaduc de Beaugency sur le chemin de fer d'Orléans à Bordeaux, d'après un daguerrétype pris par M. Just.)

C'est partie remise. Il faut attendre encore un mois et demi. Les travaux s'achèvent sur toute la ligne. Le 13 décembre, au plus tard, le premier convoi partira de la gare d'Orléans. *L'Illustration* est déjà prête. Ses artistes profitent des derniers jours de l'automne pour dessiner les travaux d'art les plus remarquables et les sites les plus pittoresques de cette belle voie de fer. Ses abonnés seront contents d'elle cette semaine-là. En attendant ce jour si désiré, elle publie, dès aujourd'hui, une vue prise au daguerrétype du magnifique viaduc de Beaugency. Autrefois, les touristes qui se rendaient d'Orléans à Tours admiraient en passant le charmant tableau que forment le vieux pont de Beaugency, sa vieille église, sa vieille tour, son vieux château, son couvent et ses vertes promenades. Maintenant Beaugency ne vante plus ni ses antiquités, ni sa position, ni ses doux ombrages; son viaduc lui suffit. On ne se contentera plus de jeter sur elle, *traseundo*, comme dit M. Eugène de Chambure, un regard de satisfaction ou d'envie. On s'y arrêtera, on y viendra tout exprès pour visiter son viaduc.

Le viaduc de Beaugency est en effet le plus beau travail d'art de toute la ligne, sans en excepter le pont de Montlouis; il a trois cents mètres de long, y compris les culées. Les dépenses de construction se sont élevées à sept cent mille francs environ. La vue que nous reproduisons ici est prise du haut du clocher de la ville.

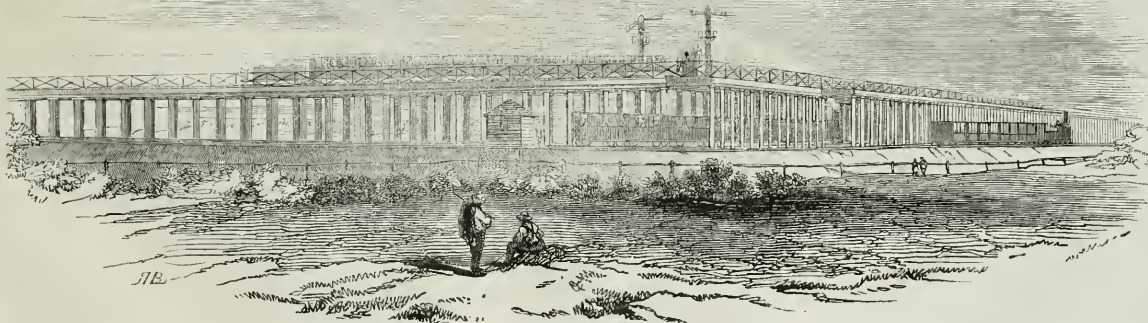
On admirera moins désormais les travaux des Romains. Depuis dix ans, l'Europe s'est convertie de monuments égaux si ce n'est supérieurs à ceux de l'antiquité. Leur nombre n'é-



(Carte des chemins de fer à g'a s'a d'p. es le *Punch*)

tonne pas moins que leur beauté. Montez au hasard dans un wagon, en Autriche, en Prusse, en Belgique, en Angleterre, vous y rencontrerez de distance en distance des ponts ou des viaducs aussi dignes de votre admiration que le viaduc de Beaugency ou que les aqueducs de l'antiquité. Allez, par exemple, de Londres à Brighton. Voyez ce pont de trente-sept arches, de dix mètres chacune, qui traverse la vallée de la rivière Ouse. Il a plus de 450 mètres de long. Les arches entre lesquelles coule la rivière ont plus de 50 mètres de haut. Si les Romains élevaient d'aussi magnifiques viaducs, les franchissaient-ils avec une vitesse de quinze ou vingt lieues à l'heure? auraient-ils jamais osé élever deux chemins l'un sur l'autre, ainsi que vient de le faire les entrepreneurs anglais sur la ligne de Croydon, où, comme le montre notre gravure, un chemin de fer atmosphérique passe sur un énorme viaduc entre Norwood et Croydon, au-dessus de deux chemins de fer ordinaires, ceux de Douvres et de Brighton?

En présence de pareils monuments du génie de notre époque, qui nierait encore le progrès continu? C'est parce que nous croyons à cette doctrine, que nous ne doutons pas de l'avenir des chemins de fer. Ils triompheront tout à la fois et des folles menaces de leurs destructeurs et des louanges exagérées de leurs imprudents partisans. La fièvre se calmera, les *bonnes actions* seront seules récompensées, et avant huit mois, *l'Illustration* aura en le plaisir d'assister et de faire assister ses abonnés à l'inauguration des chemins de fer d'Orléans à Tours, de Rouen au Havre, et de Paris à Bruxelles.



(Viaduc du chemin de fer atmosphérique de Croydon, traversant les chemins de fer de Douvres et de Brighton, entre Norwood et Croydon.)





La mélodie en est originale, le rythme entraînant, l'harmonie sonore et puissante; il a électrisé l'auditoire; il a soulevé la salle entière, qui a crié *bis!* tout d'une voix. En un mot, le succès de *Nabuchodonosor* est le plus brillant qui ait été obtenu à Paris par

la musique italienne moderne depuis *Lucia di Lammermoor*. Non que nous vous donnions M. Verdi pour un compositeur complet et sans défauts. Son talent consiste plutôt à trouver des effets que des phrases. Ses mélodies ne sont pas

toujours très-riches; ses airs ne prouvent pas une invention facile. Il excelle surtout à disposer les masses et à tirer de leur combinaison de grands effets. C'est là qu'il triomphe, et c'est là qu'il faut l'applaudir.



(Théâtre-Italien. — *Nabuchodonosor*, 2<sup>e</sup> acte, scène VIII. — Nabuchodonosor, Ronconi. — Ismaël, Corelli. — Zacharie, D'Arvis. — Le grand prêtre, Graceli. — Abdal, Daifiori. — Abigail, madame Brambilla. — Feneca, madame Landi. — Anna, madam. Bellini.

La nature, fertile en esprits excellents,  
Sait entre les auteurs partager les talents.

Sachons, nous, jouir de tout ce que la nature nous envoie. Il est probable que M. Verdi ne fera jamais l'air du *Pirate*, mais Bellini n'aurait jamais fait le finale de *Nabuchodonosor*.

Madame Thérèse Brambilla, que nous avons annoncée dernièrement, a débuté dans cet ouvrage par le rôle d'Abigail. Elle a une voix d'un médiocre volume, mais d'une grande

étendue, et des sons aigus qu'aucun fracas vocal ou instrumental ne saurait couvrir. Elle vocalise bien et chante avec beaucoup d'expression. Son style est à la fois très-élégant et très-original. Elle a de la verve, de l'audace, de l'éclat, de l'énergie. C'est une cantatrice habile et très-distinguée.

Nous parlerons une autre fois de M. Dérivis, dont la voix altérée par une indisposition, a mal secondé la bonne volonté. Mademoiselle Landi a fait un début modeste dans le rôle de Feneca. M. Ronconi a des moments superbes dans celui de Nabuchodonosor.

— Le directeur de l'un des théâtres de la banlieue, le théâtre de Montmartre, qui a depuis quelque temps formé une troupe chantante d'opéra-comique, a fait exécuter, la semaine dernière, pour un drame nouveau, intitulé *le Corsaire*, une ouverture, dont l'orchestration dénote chez son auteur, M. O'Kelly, jeune homme de dix-sept ans, élève de M. Osborne, une organisation musicale que l'âge et des études ne peuvent manquer de développer; il serait à désirer que nos théâtres secondaires se décidassent à suivre cet exemple, qui pourrait devenir fort utile à nos jeunes compositeurs.

**Les Fêtes de Cambo (Basses-Pyrénées).**

A M. LE DIRECTEUR DE L'ILLUSTRATION.



(Vue générale de Cambo sur la Nive, prise du presbytère.)

C'était le 9 septembre 1843. — Nous étions venus à Cambo, M. d'Harstel et moi, pour assister aux fêtes qui devaient être données à leurs altesses royales le duc et la duchesse de Nemours. Personne plus que moi ne se méfie des fêtes

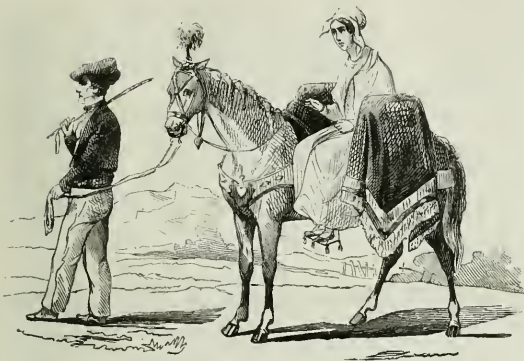
officielles, personne n'éprouve pour ces ennuyeuses cérémonies un plus vif éloignement. Mais en me rendant à Cambo, j'étais certain de ne pas regretter mon voyage, car bien que le temps fût triste et pluvieux, j'allais voir des paysans

dansant des danses non moins originales que leurs costumes. Mon attente n'a pas été trompée. Je pourrais, si je le voulais, vous faire un long récit de cette fête pittoresque, mais les journaux vous l'ont sans doute racontée. D'ailleurs le





(Dances basques sur l'emplacement du jeu de paume, à Cambo.)



(Jeune Basquaise essayant le caquet destiné à madame la duchesse de Nemours.)



(Église d'Ustaritz, route de Bayonne à Cambo.)

crayon de mon ami est à mon avis beaucoup plus spirituel que ma plume. Tous vos lecteurs partageraient, j'en suis sûr, mon opinion. Je me contente donc d'ajouter à ses charmants dessins quelques explications nécessaires.

Cambo est un joli bourg de 1,400 à 1,500 habitants, bâti, comme vous pouvez le voir, sur le versant d'une colline, au pied de laquelle serpente la Nive. Ses eaux thermales sulfureuses l'ont rendu célèbre. Comme toutes les eaux, elles guérissent un nombre considérable de maladies. Ce que je puis affirmer, c'est qu'il faut être bien malade pour ne pas bien se porter à Cambo. L'air y est si pur, les promenades si agréables et si variées, qu'en oubliant bien vite tous ses maux, on ne songe plus qu'au bonheur d'y vivre.

Cambo avait mis ses habits de fête pour recevoir le duc et la duchesse de Nemours. Il avait jonché ses rues de bruyères et de palmes, dressé des arcs de triomphe, etc., etc.

Le duc de Nemours arriva seul dans une calèche de quatre chevaux. A son entrée dans le bourg, il avait pour escorte les cavaliers de la garde d'honneur basque, dont le costume se composait d'une veste ronde écarlate, d'un pantalon bleu à bandes d'argent et du béret national. Près de sa voiture mar-



(Musiciens basques accordant et exécutant la sounzouza. — Danseurs basques en costume de grand gala.)

chaient en outre les demoiselles d'honneur de la fête, et en avant, sur deux files, les danseurs basques, musiciens en tête, tous en costume de gala, un petit pavillon tricolore dans la main droite et un mouchoir blanc dans la main gauche exécutant des pas et des sauts comme on n'en voit pas ailleurs.

Sa visite à l'établissement terminée, le duc de Nemours se rendit au jeu de paume, transformé en salle de bal. Le dessin de mon ami vous donnera une idée exacte du curieux spectacle dont nous jouîmes alors avec lui.

Madame la duchesse n'assistait pas à ce bal. On alla à sa rencontre sur la route de Bayonne, et M. Fagable, l'habile directeur de cette fête, eut l'honneur de lui offrir divers cadeaux, entre autres, une boîte renfermant un costume complet de danseur basque pour le comte d'En : bonnet bleu clair surchargé de fleurs artificielles rose et argent, chemise et bretelles blanches, large ceinture rouge, écharpe violette, pantalon large de nanquin avec bandes dorées garnies de boutons dorés, les souliers en espadilles à la semelle en cordes cousues.

On avait offert à madame la duchesse divers moyens de transport, un cheval de selle, une chaise à porteurs, et une belle mule d'Espagne, avec des croquets; elle choisit les caco-

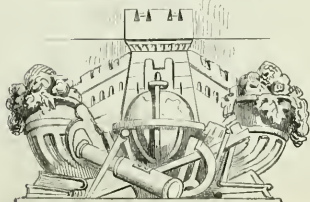




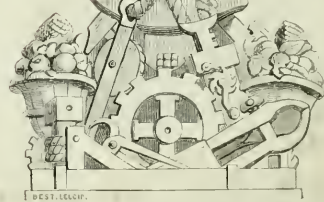
caractère; mais ces têtes, ces anneaux et les extrémités pendantes des guirlandes placées perpendiculairement au-dessus des génies les écrasent et les rapetissent. Ces quatre figures

sont adossées sur les faces opposées de chaque colonne; elles représentent, du côté de Vincennes, la Victoire et la Paix, par M. Desbœufs, et du côté de Paris, l'Industrie et la Justice,

par M. Simart. Elles sont exécutées avec l'habileté connue de ces artistes, qui ont sauvé aussi bien que possible leur apparente adhérence à la convexité du fût. Elles ont les bras éten-



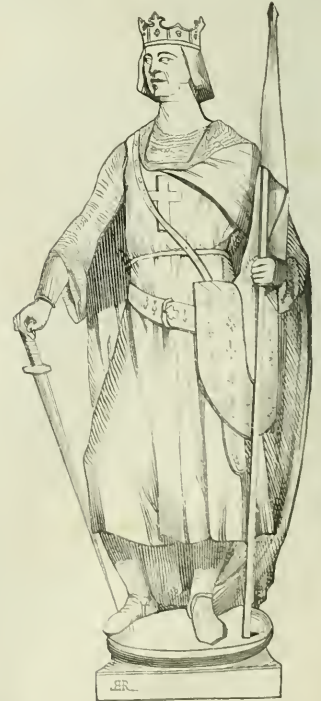
(Barrière du Trône. — La Victoire, par M. Desbœufs.)



(Barrière du Trône. — Génie de l'Industrie, par M. Simart.)



(Barrière du Trône. — Saint Louis.)



(Barrière du Trône. — Philippe-Aujuste.)

dus et les ailes déployées, et sont caractérisées par des trophées placés à leurs pieds et par les objets qu'elles tiennent dans leurs mains : la Victoire par des palmes et des couronnes, la Paix par des feuilles d'olivier, la Justice par un flambeau et une épée, l'Industrie par des épis. Cette dernière a des grappes de raisin et des fruits dans sa coiffure. Sans le trophée placé devant elle, et qui est composé de tenailles, de crics, d'encolure, de roues d'engrenage... on pourrait la prendre pour le génie de l'agriculture. Il n'en est rien : c'est aux pieds de la statue de la Paix que se trouvent les instruments aratoires. Cela signifie sans doute, d'une part, que l'agriculture est la mère de toute industrie, et de l'autre que la paix est la mère de l'agriculture.

Pax Gererem nutrit...  
Pacis alumna Ceres.

Les trophées, tels qu'ils apparaissent dans le dessin donné par *l'Illustration*, se composent bien avec les figures auxquelles ils donnent du pied; mais dans la réalité ils sont séparés d'elles par un intervalle considérable, de telle façon qu'ils oscillent à droite et à gauche, selon les divers points de vue du spectateur. Ils ne semblent réellement leur servir de support que pour le spectateur placé exactement dans l'axe de la colonne et de la figure. Considérés par rapport à l'ensemble du monument, ces trophées sont maladroitement ajustés. On dirait que ce sont des fragments de sculpture mis là passagèrement et en attendant leur véritable destination. Du reste, il faut se rappeler que dans la décoration de ce monument, le dernier architecte n'a pas été libre, mais qu'il a dû se conformer aux formes et aux reliefs ménagés plus ou moins heureusement par Ledoux. Enfin les tympans des quatre frontons faisant face à l'entrée et à la sortie de Paris sont accompagnés des armes de la ville, et ceux latéraux sont décorés de proues de navire.

On peut reprocher à la décoration de ces colonnes colossales le manque d'ensemble et d'unité et l'absence de caractère. Cependant elles sont par leur masse d'un effet imposant et donnent un aspect grandiose à la barrière du Trône. Malheureusement, et c'est un défaut irréparable sans doute, cette barrière n'est pas dans l'axe de la rue du Faubourg-Saint-Antoine. On ne commence à apercevoir les colonnes qu'à la hauteur de l'entrée de l'hôpital Saint-Antoine, c'est-à-dire à plus de la moitié de cette rue, et même à partir de ce point la barrière se présente encore à la vue d'une manière oblique.

Malgré l'importance des travaux, il paraît que, grâce à la bonne direction qui leur a été donnée, la dépense totale de restauration et d'achèvement ne s'élèvera approximativement qu'à la somme de 120,000 fr. pour chaque colonne.

## Le Concours de l'Agrégation.

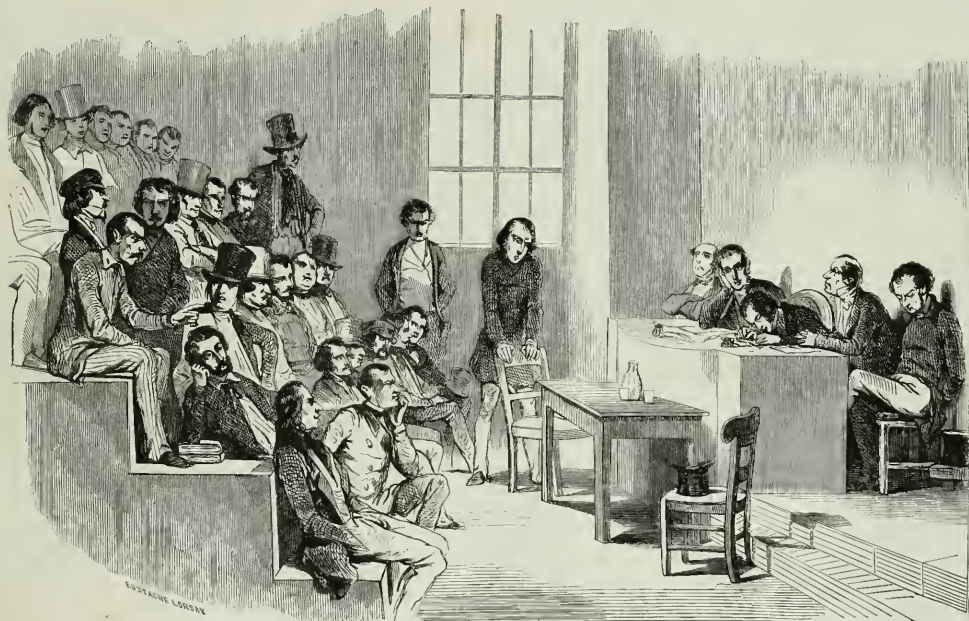
Ils étaient bien trois cents, cette année, trois cents pour une trentaine de places au plus, candidats de tout âge et de tout poil, savants précoces et savants émérites, érudits en leur premier fleur ou déjà sur le versant de l'âge, « gens pâles, dit l'Anglais Pellam, porteurs de gros livres et de bas bleus, » aspirant, après tous les autres grades conquis, à monter sur ce faite suprême de l'agrégation! — Nous autres, qui allions et venons par le monde, financiers, boutiquiers, paperassiers, grands hommes de plume, d'argent ou d'autre chose, nous appelons tout bonnement un chat un chat et un agrégé un agrégé; — sans nous douter de tout ce qu'il enserre, ce mot, ce simple mot, agrégé! Croyez-moi, cela ne se donne pas comme la croix d'honneur, par exemple; il ne suffit pas de prendre l'habit noir, la cravate blanche, de mettre sous son bras le lourd dictionnaire, ou est inutile alphabétiquement toute la science du monde, et de venir frapper aux portes de l'antique Sorbonne. Il y a là d'abord, toute une nuée de rivaux, trois cents au moins, comme je vous disais, venus des points les plus lointains de la France et de la Navarre, frim émoulu de grec, de philosophie, d'alcaïbre, ayant sur le front l'empreinte redoutable d'un savoir déjà mûr, et y trouvant, avec quelque orgueil, sur la place vénérable, la docte grosseur de leur esprit, dont voici venir le glorieux terme... Que chacun donc compte de l'œil ses adversaires et les dénombre avec effroi; mais qu'il garde pourtant quelque reste d'insouciance; car, tout à l'heure, les portes vont s'ouvrir; il va falloir s'asseoir devant la table noire, et, montre en main, noircir au plus

vite le page et le revers, dépliant toute la beauté de son esprit, toute celle de son latin ou de son français, pour prouver ou ceci ou cela, — que « la modération est la plus rare de toutes les vertus: » *mediocritas virtutum rarissima!*... De quart d'heure en quart d'heure renaît le timbre de la Sorbonne, qui vous avertit de vous hâter: ne restez pas une minute la plume levée, le nez en l'air; songez qu'une fois la lice fermée, il serait trop tard pour avoir de l'esprit, du talent et du style; ayez toutes ces qualités, il le faut, c'est-à-dire ayez-les en un temps donné: — hors de là point de salut.

Mais n'est-ce pas déjà un insigne honneur que de prendre part à une lutte si belle! Pour venir là, pour être le dernier combattant, le plus mince soldat de cette savante mêlée, il a fallu bien des efforts, bien des peines et des ennemis. Les uns ont dû, pendant deux ans au moins, exercer le plus humble de tous les métiers, le plus ingrat aussi, le plus rebutant; futurs agrégés, ils ont mené d'abord un odieux suramérain; avant d'enseigner la jeunesse, ils l'ont surveillée, gardée, corrigée; avant de monter dans la chaire, ils ont modestement beau en main la férule de la discipline, honnis, hués, conspués de toutes sortes, flétris d'un surnom méprisant, assimilés par leurs orailles bruyantes et espigoles, non pas un pasteur qui garde le troupeau avec sa houlette paternelle, mais à l'impitoyable doque qui ramène à belles dents dans le sentier du devoir la brebis libertine, écornée ou revêche. — Les autres, plus heureux peut-être, ont donné trois années de leur vie, trois belles années tout entières, à cette triste et

maussade école, sise sur les hauteurs de la rue Saint-Jacques, dans un bâtiment porcé par le temps et qui menace ruine. Vous les avez parfois rencontrés dans Paris, vêtus d'un gros drap bleu, historiés de deux palmettes d'azur, au collet de leur habit, portant avec quelque mélancolie cette livrée plus que modeste de la science et du professorat, élevés, on le voit bien à leur mine, dans l'austérité de la règle, dans les pratiques pédantes d'un séminaire laïque, où ils se bâtent de vieillir, soupirant, comme le sage Télémaque, après leurs futurs cheveux blancs. — Leurs chefs, en effet, qui en prennent eux-mêmes à leur aise, ne cessent point de parler de sacerdotaires, de magistrature, et, tandis qu'ils consument de gros honoraires, ces personnages ont à la bouche tous les mots austères des langues anciennes et modernes.

Cela soit dit en passant, et pour montrer seulement que l'avenu est encore assez longue et assez pénible qui mène aux portes redoutables de l'agrégation. — Une fois entrée dans l'enceinte, une fois versée sur le papier toute la science dont vous avez orné votre mémoire ou embellie votre esprit, vous quittez la plume, remettant l'ouvrage aux mains de vos juges, — juges sans appel, hélas! — et vous attendez que leur haute équité, éclairée par de si doctes lumières, se soit prononcée pour ou contre vous. — C'est avant d'arriver à ce choix parmi les plus illustres, et trié avec soin. Dieu le sait; car l'université, fille aimée de nos rois très-chrétiens, redoute très-fort d'encourir la censure de nos seigneurs les évêques, qui lui veulent déjà peu de bien. Il semblerait cependant, pour prendre le



(Une séance du Concours de l'Agrégation, à la Sorbonne.)

mot de l'illustre Bilboquet, que la politique est étrangère à l'événement; — les juges réunis, il s'agit d'abord tout bonnement et tout innocemment de faire un choix parmi tant de dissertations qu'on leur a faites sur un sujet unique, de se décider en faveur de quinze ou vingt thèmes grecs, l'épître, la crémé, la fleur des pois de cent cinquante thèmes grecs qui ont été remis tous, à la fois, dans l'espace de trois ou quatre heures, avec force hellénismes tirés aux sources les plus démonstratives qui soient. Voilà tout; le triage se fait, tant bien que mal, tant mal que bien, les juges apportant toute leur attention à ne pas laisser échapper le plus mince solécisme, et sachant déceler d'un œil clair le bon grain de l'ivraie; on en prend à peu près un sur six ou sur sept; celui-là est déclaré *admissible*, admissible à la seconde partie du concours, admissible aux épreuves orales; des autres, c'en est fait déjà; leur sort est décidé, rien ne les retient plus; il faut qu'ils repartent, jus qu'au mois de septembre prochain, leur triste harais, labourer au fond de quelque province humide et morose, leur sillon accoutumé, et dorchet tourner les pages somnolentes de leur stérile lexique, — athlètes malheureux qui refont leurs forces pour le prochain combat, qui recommencent de plus belle à se creuser le front, à pâlir sur les vieux livres, et à ronger stoïquement leurs ongles, *supra unguis*, comme dit Persé.

Mais laissons les vaincus, et ne regardons que les heureux du jour; ceux-ci ont trouvé grâce devant les yeux de leurs juges; et, puisqu'ils ont écrit comme il le fallait, à présent il s'agit pour eux de parler; ils quittent la plume et s'éclairent dans la chaire. C'est ici le terrible moment. — Vous connaissez les autres concours, tout au moins celui du baccalauréat,

sinon celui de la licence; vous vous rappelez encore comme le cœur vous battait lorsque vous vîntes tout treublant vous asséoir au tapis vert de la Sorbonne, seul et pauvre devant la faculté réunie, comme un coupable devant la cour entière en robe rouge; là vous n'ostez lever les yeux sur le terrible conclavé, et vous attendiez avec peur la parole imposante d'un de messieurs les questionneurs. Vous jouiez un pitieux rôle, n'est-ce pas? et toute la gloire revenait à celui qui vous interrogait; — l'un vous demandait, à propos de tout, si vous n'aviez point lu les tragédies de Buchanan, tragédies latines, et la Faculté se récriait d'admiration en entendant son collègue réciter une tirade du tragique Ecossais, tandis que vous-même, vous restiez la Louche béante; — cela dit, le savant homme se taisait et se rengorgeait; mais son voisin de droite, non moins savant que lui, prétendait avoir son tour: « Monsieur, vous disiez-il, puisque vous tenez en main Cicéron, dites-moi, je vous prie, quel jugement l'orateur romain portait sur sa propre éloquence? » — Vous hasardiez une réponse, et votre juge se récriait, se tournant vers ses confrères, qui se tournaient vers lui, et tous se saluant, comme les médecins de Molière dans la fameuse cérémonie: *Dignus est filtrare*. — Mais, monsieur, reprenait l'examinateur triomphant, si vous ne savez pas ceci, savez-vous au moins cela? si vous ne savez pas de qui Brutus était le père, savez-vous, au moins quel était son fils? — Absolument comme dans cette pièce pour rire, où il est dit: « Quel! vous ne connaissez pas mon cousin Michel? — Non. — Alors, vous devez connaître sa femme, madame Michel? — Moins encore. — En ce cas, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de leur fils, le petit Michel?... etc., etc. »

Mais les agrégés ne se font pas comme les simples bacheliers, et la façon en est un peu plus curieuse. Ici, ce n'est plus le bureau qui agit; le juge se fait, le juge sise impassiblement et laisse chacun être l'avocat de sa propre cause; tout au plus verrez-vous parfois sur le front sévère de M. le président, percer une marque de sympathie ou d'improbation, selon que vous aurez caressé ou heurté son sentiment; le plus souvent vous parlez, et on vous écoute, voilà tout; le juge vous prête son oreille, rien de plus; et le bureau peut bien vous présenter, au plus fort de votre improvisation, le spectacle louchant de cinq têtes grisesodelantes doucement d'une épauette à l'autre, — tout à fait comme chez dame Justice, qui sommeille si bellement en tenant ses balances! — Par bonheur, si le bureau vous oublie, il ya deux yeux et deux oreilles bien éveillées pour vous regarder et vous entendre. En face de vous dans la chaire opposée, ennemie, veux-je dire, se tient debout le rival redoutable, qui vous dévore de l'œil, vous écoutant avec l'impatience frémissante d'un preux encore retenu derrière les barrières de la lice, ne laissant point passer une de vos phrases sans griffonner ce ne sais quoi sur son papier, se tenant tout prêt à fulminer sa réplique, et n'attendant que votre dernier mot pour défaire pièce à pièce tout l'échafaudage de votre dissertation, vous convaincant d'avoir mal interprété Aristote, mal étudié Vaugelas, vous prouvant avec véhémence l'inexactitude de vos assertions sur la place de l'accent circonflexe, vous trouvant vingt fois en défaut, et vous montrant enfin à quel argumentateur vous avez affaire... Mais patience, laissez-le déverser sur vous tout son fiel; il va prendre la parole, à son tour, et pour son propre compte; et, par une juste représaille, c'est à vous qu'il apprendra de redres-



A partir du 1 octobre, les ANNONCES DE L'ILLUSTRATION sont reçues rue Vivienne, 4, à la Compagnie de Publicité.

Prix de la ligne, Librairie et Industrie, 90 centimes.

A. M. AIMÉ DE NEVERS, MÉCANICIEN DENTISTE,

33, galerie Véro-Dodat, 33.

Si, de Véro-Dodat parcourant le passage. Au moment où le gaz y produit son miracle. Avec ses mille bœcs avant la nuit ouverte.

Et votre automne aura les roses du printemps. Oui, je prends à témoin les succès éclatants Obtenus par Aimé, grâce à son appareil.

Où blessait, torturait la gencive tremblante. La routine succombe; Aimé, le novateur, Se pose, à juste titre, en régénérateur.

Avec un élixir dont les grandes vertus N'auront jamais besoin d'éloges superflus. Ce rare dentifrice, en corrigeant l'haleine, Arrête la carie et maintient la dent saine.

O vous, dames, surtout, qui craignez que les ans Ne flétrissent les fleurs de vos traits charmants. Rassurez-vous esprits, vivez dans l'allégresse.

Ainsi, grâce à ses soins, à son embouchement, La Prothèse n'a plus ni douleur ni tourment, Et chaque râtelier fait d'après son système.

Mères, dont les enfants ont déjà la denture En proie à des défauts qui sont contre nature, Hétez-vous d'implorer les tendresses d'Aimé.

Adressez-vous à lui, femmes dont le printemps Encore dans sa lueur regrette quelques dents, Et ne redoutez plus la Prothèse sanglante

Non content de l'honneur de cette découverte, Il conserve les dents, il en prévient la perte,

ODONTINE et ELIXIR ODONTALGIQUE

L'instruction qui accompagne ces nouveaux dentifrices donne la raison de leur supériorité sur tous ceux employés jusqu'à ce jour.

DÉPÔT A PARIS, CHEZ M. FAGUER, RUE RICHELIEU, 95; ET CHEZ TOUS LES PARFUMIERS ET COIFFEURS DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

Advertisement for MOREL, PHARMACIEN-DROGUISTE, rue des Lombards, 14, à Paris. Includes 'RASPAIL' and 'CIGARETTES'.

EAU DE BOTOT, rue Coq-Héron, 5, maison de la Caisse d'épargne. Cette eau, balsamique et spiritueuse, ortifie les gencives, raffermi les dents.

LE CHOCOLAT MÈNIER se trouve au dépôt, passage Choiseul, 21, et chez un grand nombre de pharmaciens et d'épiciers de Paris et de toute la France.

PRÉCIEUSE DÉCOUVERTE! LIMONNE ou Extrait de citron par de tous les principes du citron.

Advertisement for Mlle LACOMBE, rue Boucher, 1, au premier (près le Pont-Neuf), featuring an illustration of a woman.

3 FRANCS PILULES STOMACHIQUES LA BOTTE. Scutes antisorbes contre la Constipation, les Vents, la Bile et les Glaires.

5 francs le SIROP DE THRIDAGE. Suc pur de lactue sans opium, se lactarise comme le plus puissant calmant de tout état de toux, spasmes, douleurs.

Emplois: Limonades, punch, glaces, préparations culinaires d'office, etc. AVANTAGES: Réduction sous le plus petit volume, usage des plus faciles.



Chez P. BÉTERLIN, éditeur, 10, rue Neuve-Saint-Augustin, au 1er. 1 VOL. DE 800 PAGES LA 5 LIV-A PARU. 100 LIVRAIS. A 30 c.

LOUIS-PHILIPPE

PAR MM. ANÉEDÉ BOLDIN ET FÉLIX MOUTET.

Illustrée de 250 dessins sur acier et sur bois, dont 50 grand format tirés à part sur chine, et 200 dans le text e.

Par MM. Horace Vernet, — Hippolyte Bellangé, — Tony Johannot, — J. Gigoux, — E. Lamy, — Morel-Fatio, — Français, — Eugène Charpentier, — Daubet, — Bracon, — Hés. Weiter, etc., etc.



GRANA ANGELICA, on le Anderson, dégage les organes de toutes les humeurs, bile, phlegmes, glaires, qui font obstacle au libre exercice des fonctions.

UNE MÉDAILLE EN BRONZE est donnée de suite aux souscripteurs qui payent d'avance les VINGT-CINQ PREMIÈRES LIVRAISONS.

Pour paraître le 12 novembre prochain

Edition illustrée, publiée par livraisons à 50 cent.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION:

Chaque livraison contiendra soit une feuille de texte et une gravure, soit trois ou quatre feuilles (48 ou 64 pages) sans gravure. Il paraîtra une livraison le jeudi de chaque semaine.

HISTOIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE

faisant suite à l'histoire de la Révolution française.

PAR M. A. THIERS.

DIX VOLUMES IN-OCTAVO ORNES DE QUINZANTE BELLES GRAVURES SUR ACIER.

Después e impreso especialmente para el extranjero después los prints de M. Thiers. PAR MM. EUGÈNE CHARPENTIER, KARL GIRARDET, MASSARD, MOREL-FATIO, ETC., ETC.;

Par MM. Audhron; Beyer, Joh. de Marc, Geoffroy, Goultière, Hopwood, Outwaite, Revel, Rouargue, Vallot, etc.

PAULIN, éditeur, rue Richelieu 60.

L'illustration ne peut encore parler des modes nouvelles, car elles n'existent pas, et s'il lui a été permis d'en apercevoir quelques-unes, la divulgation de ces mystères avant le temps voulu pour leur apparition serait un tort impardonnable.

Quant aux modes d'été, il n'y a rien plus récent, et nous n'avons à entretenir nos lectrices que des costumes de transition, que le retour à la ville rend si nécessaires.

Les habitudes de confort que nous avons empruntées aux Anglais nous obligent à parler avant tout de la robe de chambre; il est bien entendu que nous laisserons de côté la description de tous ces vêtements sans forme précise que les couturières ordinaires s'obstinent à confectionner contrairement à toutes les règles du goût; la robe de chambre étant une révélation des goûts et des habitudes intimes d'une femme, le talent de l'artiste en couture consiste à saisir, soit par sa couleur, sa forme et ses ornements, ces nuances fugitives que doit lui suggérer la connaissance particulière qu'elle a de son élégante clientèle.

Nous ne pouvons aujourd'hui citer et faire voir qu'un seul costume d'intérieur, que portait d'une manière noblement gracieuse une maîtresse de maison qui avait rassemblé à déjeuner quelques amies intimes, comme elle de retour de la campagne.

Ce costume se composait d'une robe de chambre en cachemire blanc, à manches demi-justes, à corsage plat, dessinant la taille.

Des ouvertures pratiquées sur le devant, les côtés et en bas des manches, étaient garnies

Modes.



d'un large galon rattaché par des boutons et accompagné d'une broderie courante, le tout en passementerie d'or dans le goût oriental; des labouches blanches brodées à Smyrne, et une pointe de dentelle ajustée à la *Vieillesse*, avec des nœuds de satin rose fixés par des boutons en passementerie d'or semblables à ceux de la robe, complétaient cette tenue matinale d'une élégance irréprochable.

La soie unie, glacée, a raies ou à petits carreaux, avait fait tous les frais de la toilette des convives, qui ne se distinguaient que par la nuance des étoffes employées à la confection des robes, dans la façon desquelles se retrouvaient invariablement les corsages plats, les manches plates, les garnitures de rubans ou de boutons froncés et travaillés, et les volants, nœuds, decoupes ou festonnés, disposés sur les jupes en plus ou moins grande quantité.

L'antichambre était encombrée de par-dessus dits *justaucorps*, de mantelets et de petits manteaux courts arrondis par devant comme une grande pèlerine, et auxquels on donne le nom de *visite* et de *caprice*, inventions commodes sans doute, mais toujours moins gracieuses que le cachemire indien, dont le tissu moelleux garantit si bien le corps des atteintes du froid.

Mentionnons, en passant, comme complément des toilettes du matin, les tabliers en soie garnis de velours, les fichus pélorines en tulle garni de dentelles, les bords de manches brodés, et enfin la création la plus nouvelle de la lingerie, le *col à la Gabrielle*, dont la forme a été empruntée aux portraits du règne de Henri IV.

Caricatures.



(La pensée et la propreté sont les droits de l'homme.)



(Un lion frisé.)



(Un lion défrisé.)

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

C'est par leurs tubercules malades qu'on voit les pommes de terre occuper les savants, tromper l'espoir du pauvre, et enfin exciter au plus haut degré l'inquiétude des politiques et des économistes.



ON s'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

- A LONDRES, chez J. THOMAS, 4, Finch Lane Cornhill.
- A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur Commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; GOSKIN-DVOR, 22. — F. BELIZANO et C<sup>e</sup>, éditeurs de la *Revue étrangère*, au point de Police maison de l'église hollandaise.
- A ALGER, chez BASTIDE et chez DEROS, libraires.
- Chez V. HERBERT, à la NOUVELLE-ORLÉANS (États-Unis).
- A NEW-YORK, au bureau du *Courrier des États-Unis*, et chez tous les agents de ce journal.
- A MADRID, chez CASIMIR MONTE, Casa Fontana de Oro.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACHAUME et C<sup>e</sup>, rue Damiette, 2.